

Extrait de "Génération tome 2. Les années de poudre" de Hervé Hamon et Patrick Rotman

Les enseignants communistes non plus ne sont guère à la fête. En tout cas, ceux qui affichent une orthodoxie de fer. André Gisselbrecht, maître-assistant d'allemand coupable d'avoir tancé, dans les colonnes de *l'Humanité*, « l'anarchisme de papa, la lutte finale des croyants du maoïsme », est sommé de s'expliquer publiquement. Un tract dénonce « Gigi la crapule révisionniste bien connue » et affirme : « Le seul représentant de l'ordre bourgeois, à Vincennes, c'est le parti communiste. »

Lorsque, au matin du 25 juin, les gauchistes vincennois découvrent que les « révisos » ont occupé le terrain durant la nuit, ce n'est pas une complète surprise : la rumeur en courait depuis quelque temps. Déjà, deux ou trois jours auparavant, la nouvelle de l'arrivée imminente des « permanents de la CGT » avait plongé les gardes rouges dans une fébrile agitation.

Gérard Miller, fort d'une expérience « militaire » que nul n'osait lui contester, avait dessiné au tableau noir les lignes de défense de la faculté. Plusieurs centaines de militants s'étaient retranchés sur les toits en terrasse, abrités derrière des tables disposées en créneaux, ce qui donnait à l'ensemble une vague allure moyenâgeuse.

L'attente fut vaine.

L'assemblée générale s'agite de plus en plus. Une initiative s'impose. Salmon consulte ses copains du comité de base, aussi indécis que lui sur l'attitude à adopter. Les reconnaissances effectuées par des Estafettes établissent que le bâtiment où le service d'ordre du PC s'est retranché a été transformé en fort Chabrol. L'assaut paraît pratiquement impossible.

Salmon s'en veut de s'être laissé surprendre de cette manière. Il comptait, pour prévenir l'éventuelle intrusion des « révisos », organiser dans la matinée l'« autodéfense de la faculté » ; mais les prolétaires farouches rameutés par les staliniens se sont avérés plus matinaux que les étudiants. Sans peine, au demeurant.

Weber discerne des flottements dans les rangs « maos-spontex », et calcule vite : voici l'occasion ou jamais de déborder l'ultra-gauche sur sa gauche. Toute cette agitation confine au grotesque, mais n'est-ce pas le moment de montrer que les trotskistes « en ont » ?

Déjà, quelques jours plus tôt, alors que les concurrents se réfugiaient sur les toits, il avait paradé à l'entrée de l'université avec une poignée de militants, assurant qu'en cas d'attaque des « stals », il se ferait un plaisir de « s'en occuper personnellement ». Le bluff avait fonctionné.

Henri demande la parole et propose à l'AG d'aller déloger les usurpateurs. Applaudissements, cris, remous. Salmon opine. On ne peut rester éternellement assis dans cette salle. Les plus décidés sortent, s'organisent par manipules et s'équipent en vue du combat. Casques sur la tête, chaises et tables utilisées comme des boucliers, une cohorte hérissée de piques telle une tortue romaine s'ébranle vers les escaliers. D'en haut, les cris fusent :

– Salauds de gauchistes, venez-y !

Pas si facile... Les projectiles sifflent. Les murailles de meubles qui barrent les marches interdisent tout contact. Des enseignants, Madeleine Rebérioux aux avant-postes, jouent les soldats de l'ONU, essaient de s'interposer. Les assaillants refluent. On a tenté une sortie, l'honneur est sauf. Jean-Marc Salmon, fidèle à la tactique éprouvée du président Mao, décrète le repli en bon ordre. Un militant « gépiste » tire les leçons de l'épreuve :

– Vincennes, c'est la Tchécoslovaquie. Un coup de force social-fasciste contre le mouvement de masse pour imposer par la terreur la dictature révisionniste.

Les étudiants présents l'approuvent gravement et se dispersent à la hâte. Le parti communiste reste maître d'une maison vide.